

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)[Item 346. Londres, Dimanche 19 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

346. Londres, Dimanche 19 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Famille Guizot](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Réseau social et politique](#), [Séjour à Londres \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à* :



[345. Paris, Jeudi 16 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-04-19

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- je les ai eues toutes mais pourquoi n'aviez vous pas ma lettre Vendredi à 1 heure ? Elle est partie mercredi bien régulièrement, et bien plein de vous car j'avais le cœur plus que plein en vous écrivant. Je me souviens très bien de cette lettre là. Vous l'auriez eue dans la journée.]
- je les ai eues toutes mais pourquoi n'aviez vous pas ma lettre Vendredi à 1 heure ? Elle est partie mercredi bien régulièrement, et bien plein de vous car

j'avais le cœur plus que plein en vous écrivant. Je me souviens très bien de cette lettre là. Vous l'auriez eue dans la journée.]Je viens de recevoir mon courrier des affaires étrangères qui aurait dû m'arriver hier et qui m'apporte des nouvelles de ma mère. Je suis tranquille sur Henriette, et à peu près sur Pauline, quoiqu'elle soit encore souffrante. [...] Je les ai eu mes nouvelles

-]Je viens de recevoir mon courrier des affaires étrangères qui aurait dû m'arriver hier et qui m'apporte des nouvelles de ma mère. Je suis tranquille sur Henriette, et à peu près sur Pauline, quoiqu'elle soit encore souffrante. [...] Je les ai eu mes nouvelles

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
389/88-89

Information générales

LangueFrançais

Cote946-947, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

346. Londres, Dimanche 19 avril 1840

4 heures

Je viens de recevoir mon courrier des Affaires étrangères qui aurait dû m'arriver hier et qui m'apporte des nouvelles de ma mère.

Je suis tranquille sur Henriette, et à peu près sur Pauline, quoiqu'elle soit encore souffrante. Ils vont prendre tous trois le lait d'ânesse. Mais quelle horreur que l'absence ! C'est une découverte de tous les jours. Et je la ferai pendant bien des jours, car certainement si la santé de Pauline, n'est pas très raffermie, si celle de ma mère ne me donne pas pleine sécurité, je ne les ferai pas venir. J'aime mille fois mieux avoir à trembler de loin sur toutes les mauvaises chances naturelles qu'en ajouter une de mon fait. Si je ne les fais pas venir, je m'arrangerai pour quitter l'Angleterre quinze jours plutôt vers le milieu de septembre et pour aller les retrouver à la campagne où je les établirai pendant l'été. Car vous ne resterez pas en Angleterre au-delà du milieu de septembre, n'est-ce pas ? Peut-être pas jusque là.

Mon dîner d'hier chez M. Macaulay a été peu intéressant, quoique composé de gens d'esprit, Lord Jeffrey, M. Elphinstone M. et M. Trevelyan etc, savez-vous que les Anglais ont prodigieusement de vanité et de la plus petite. Elle est moins expansive, moins complaisante, et confiante que la vanité française, mais tout aussi ardente et plus raide, plus pedante. J'en vois une foule qui sont extrêmement préoccupés de l'effet qu'ils font, et très fâchés quand ils n'en font pas, et très soigneux de laisser, de faire percer leurs moindres avantages. Ce qui est vrai, c'est que les hommes sérieux et simples le sont complètement, parfaitement et qu'il y en a beaucoup. Grand pays, ou la petitesse abonde à côté de la grandeur.

De chez M. Macaulay, chez les Berry, où je n'avais pu aller dîner, mardi dernier. Elles avaient un peu de musique, la fille d'un M. Hamilton qui a été ministre à Naples, fort agréable personne, qui chante assez bien, les airs italiens et les romances écossaises, avec un air de passion ossianique et malheureuse qui ne

s'adresse à aucun objet particulier et semble une invitation plutôt qu'un regret. J'étais dans mon lit à minuit, pressé de me coucher, pressé de m'endormir pour attendre avec moins d'impatience les nouvelles de mes enfants. Je me suis réveillé bien des fois. Pourtant j'ai dormi, et l'arrivée de mon courrier m'a tranquilisé. J'aurai d'autres nouvelles, entre midi et 2 heures et de vous aussi, j'espère.

4 heures

Je les ai eues mes nouvelles ; je les ai eues toutes. Mais pourquoi n'aviez-vous pas ma lettre vendredi à 1 heure ? Elle est partie mercredi bien régulièrement et bien pleine de vous car j'avais le cœur plus que plein en vous écrivant. Je me rappelle très bien cette lettre là. Vous l'aurez eue dans la journée.

Pauline continue à aller mieux. Mais je suis décidé. Je viens de recevoir une longue longue lettre de mon petit médecin qui n'est pas du tout d'avis du voyage, ni pour ma mère, ni pour Pauline, ni pour Guillaume. Il dit que pour Henriette seule, cela n'aurait aucun inconvénient. Il en a délibéré avec Andral qui est du même avis. Je n'hésite pas. Je n'en écrirai pas tout de suite à ma mère. Je veux la laisser sortir un peu de la petite secousse qu'elle vient d'avoir et de l'effroi que lui cause sa responsabilité en mon absence. N'en parlez donc encore à personne du tout. Mais dans une quinzaine de jours, j'écrirai à ma mère ma résolution. Je les enverrai au Val-Richer vers le milieu de Mai. Je suis à peu près sûr que malgré son désir de me revoir, malgré le fardeau de la responsabilité ma mère se sentira soulagée. J'ai quelque fois entrevu que ce voyage l'inquiétait un peu, pour mes enfants, pour elle-même. Elle est d'un courage et d'un dévouement sans limites. Elle risquerait ce qui lui reste de vie pour mon bonheur de quelques jours. Mais elle sait de quelle importance sont pour moi sa vie et sa santé. Elle aime ses habitudes, le Val-Richer. A tout prendre elle se consolera, et surtout elle se rassurera, ce qui m'importe beaucoup, car mon petit médecin m'écrit que son imagination est un peu ébranlée et fatiguée. Je vous aurai cet été. Je n'aurai que vous. Mais je vous aurai. Commencez-vous à savoir tout ce que vous êtes pour moi ? Et à ce propos, expliquez-moi une phrase de votre lettre. Vous parlez, dites-vous, à la duchesse de Sutherland du mois de Juin "sans préciser le moment car eux-mêmes seront absents la première quinzaine, et ne pourraient vous recevoir alors." Ce n'est pas à dire, je pense, que vous ne viendrez pas le 1er juin. Vous pourrez bien sans trop d'ennui, passer quinze jours à Miwarts Hôtel ou ailleurs, en attendant que les Sutherland soient chez eux. Et si vous retardiez, vous tomberiez, ou bien près, dans l'arrivée de votre nièce. Précisez-moi cela je vous prie.

Lundi, 8 heures et demie

Je n'ai pas pu aller passer deux jours à Holland house, comme on m'y avait engagé. J'ai chez moi, pour quelques jours, M. Lenormant que je ne veux pas abandonner si complètement. Mais j'y ai été dîner et je suis parti de bonne heure, pour avoir le temps de me promener. J'ai passé une heure seul, dans le parc. C'est ravissant. Quels beaux cèdres ! Il n'y en a pas plus sur le mont Liban, ni de plus beaux. Les arbres surtout m'ont frappé, car le paysage n'a rien de remarquable. Le dîner matériellement excellent, moralement médiocre. Le personnage nouveau pour moi a été M. Duncombe, le radical à la mode. Montrond m'en avait parlé comme d'un ami particulier. Il m'a demandé si Montrond was still alive. Lord et Lady Palmerston devaient venir. Lady Palmerston est venue seule comme nous étions déjà à table. Lui est venu le soir. L'une et l'autre avaient l'air préoccupé, même triste. Je ne crois pas Lord Palmerson content de sa situation. On crie beaucoup, dans son propre parti. La Chine, l'Orient, Naples, les Etats-Unis, c'est bien des querelles et qui coûteront cher. Le déficit de la poste est grand ; il faut de nouvelles

taxes. Je ne crois à aucun ébranlement réel, ni du Cabinet, ni de Lord Palmerston. Mais c'est un moment difficile et qui exige, si je ne me trompe, qu'on mette de l'eau dans son vin. Une bonne conversation après dîner, sur toutes choses. M. de Bülow a décidément plus d'esprit que toujours à faire, tous ses collègues.

Aujourd'hui, le dîner du Lord Maire. Puis, je me réposerai. Lord et Lady Palmerston partent mardi pour Broadlands. Brünnnow et Neumann vont aujourd'hui chez le Duc de Wellington. Ils continuent à lui parler des affaires. La dispersion est générale.

Une heure

La mauvaise nuit de Pauline me tourmente. Être tourmenté et ne rien faire ne pas voir seulement ! Mon petit médecin me donne beaucoup de détails très fidèlement, j'en suis sûr. Il n'est pas inquiet. Il est bien heureux. Vous me direz si ma mère vous fait l'impression d'une personne agitée et fatiguée. Je crains toujours qu'elle n'aille jusqu'au bout de sa force. J'ai confiance dans le lait d'anesse. Il a toujours très bien réussi à mes enfants. Ils ont dû le commencer hier.

N'ayez donc pas peur de Mad. de Meulan. M. Molé a raison, c'est-à-dire qu'il a bien des raisons d'avoir de l'humeur. Il est bien bon de trouver qu'il n'a pas été attaqué. Sauf Tiers, qui s'est bien défendu, il n'y a eu d'attaqué que M. Molé qui ne s'est pas défendu et n'a été défendu par personne. Le Duc de Broglie l'a attaqué. Villemain l'a renié. Ces débats là ne lui valent rien. Je ne crois pas qu'ils vailent grand chose non plus pour le Cabinet. Cependant on gagne toujours à faire preuve de talent et d'habileté à prouver qu'on vaut mieux que sa position. Il me semble que c'est le cas de Thiers.

M. de Noailles me sert en effet. J'ai bien lu son discours et j'en parle beaucoup et bien. Je n'ai jamais vu M. de Noailles, sans avoir envie que nous fussions du même avis. Je parlerai Anglais au Mansion house, en demandant pardon de mon mauvais langage. Cela a meilleure grace que de bien parler pour n'être pas compris. A l'académie royale, c'est autre chose ; du bon français. Je sais que c'est un dîner très aristocratique.

Le Chancelier ne vient pas dîner le 1er mai à cause de la chambre, comme le speaker. Je prendrai donc à côté de moi Lord Lansdowne et Lord Melbourne. En face de moi, Lord Palmerston qui aura à côté de lui le duc de Wellington et je ne sais qui Lord Normanby, ou Lord Minto ou Lord Clarendon, ou Lord Holland ? Pensez y encore, je vous prie.

Si je mettais Lord Lansdowne en face de moi, avec Lord Palmerston et un autre ministre à ses côtés ; et moi Lord Melbourne à droite, le Duc de Wellington à gauche ?

Adieu. Je vous ferai quelque fois porter ma lettre par mon petit médecin, M. Béhier, très intelligent très sûr et parfaitement dévoué. Adieu. Adieu. Priez pour ma petite fille.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 346. Londres, Dimanche 19 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-04-19.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/10/2023 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/308>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur346

Date précise de la lettreDimanche 19/04/1840

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 29/11/2022
